

Litera  
Turo 2012  
©



Michel Eyquem de Montaigne

1533-1592

*Essais*

Livre I - Chapitre XXXI « Des cannibales »

*Averta - laŭ artikolo 4.3 de la regularo de la konkurso, tio ĉi estas parto de la regularo:*

Jena eltiraĵo estas la tradukenda teksto de la konkursobranĉo *traduko el la franca lingvo*. Ĝi estas prezentita laŭ ties originala versio kaj kun traduko al pli moderna lingvaĵo. **Vi devas traduki la modernan tekston**. La originalan vi povas trakti kiel helpilon.

La citaĵoj en la latina en la originala verko estis tradukitaj en la francan en la moderna teksto, konsiderante la kuntekston de la verkoj, el kiuj ili fontas. Tiujn citaĵojn kandidato rajtas traduki aŭ **normale** (per kutima lingvaĵo rekte en la teksto aŭ piednote) aŭ **artifike** (ekz. per *Arcaicam Esperantom* de Manuel Halvelik, aŭ *Ido*, aŭ *Volapük*, aŭ memkreita lingvo ktp.). Kiu elektas traduki artifike, tiu indiku piednote la signifon de sia traduko (artikolo 2.3).

## Originala Teksto

[...] Cet homme que j'avoy, estoit homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage ; car les fines gens remarquent bien plus curieusement, et plus de choses, mais ils les glosent ; et pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'Histoire ; ils ne vous representent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu ; et, pour donner credit à leur jugement, et vous y attirer, prestant volontiers de ce costé là à la matiere, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme tres-fidelle, ou si simple, qu'il n'ait pas dequoy bastir et donner de la vray-semblance à des inventions fauces ; et qui n'ait rien espousé. Le mien estoit tel ; et, outre cela il m'a fait voir à diverses fois plusieurs matelots et marchans, qu'il avoit cogneuz en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les Cosmographes en disent.

Il nous faudroit des topographes, qui nous fissent narration particuliere des endroits où ils ont esté. Mais pour avoir cet avantage sur nous, d'avoir veu la Palestine, ils veulent jouir de ce privilege de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudroy que chacun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en tous autres subjects : car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere, ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste, que ce que chacun sçait. Il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'ecrire toute la Physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

## Moderna Teksto

[...] Cet homme qui était à mon service était simple et fruste, ce qui est une condition favorable à rendre un témoignage véridique ; car les gens subtiles font preuve de plus de curiosité et remarquent plus de choses, mais ils les commentent ; et pour faire valoir leur interprétation et en persuader les autres, ils ne peuvent s'empêcher d'altérer un peu l'histoire ; ils ne vous rapportent jamais les choses telles qu'elles sont, mais les orientent et les déforment un peu selon la façon dont ils les ont vues ; et, pour donner du crédit à leur jugement et vous y faire adhérer, ils ajoutent volontier quelque chose en ce sens, l'allongent et l'amplifient. Il faut disposer comme témoin, soit d'un homme très fidèle, soit si simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et rendre vraisemblable des inventions fallacieuses, et qui n'ait épousé aucun parti pris. C'était le cas du mien. En outre, il m'a fait voir à plusieurs reprises des matelots et marchands qu'il avait connus pendant son voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'occuper de ce que les géographes en disent.

Il nous faudrait des topographes qui nous fissent une description limitée aux lieux où ils ont allés. Mais parce qu'ils ont cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils en profitent toujours pour nous donner aussi des nouvelles de tout le reste du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et pas plus qu'il n'en sait, non en ce domaine seulement, mais sur tout autre sujet : car untel peut avoir quelque connaissance ou expérience particulière de la nature d'une rivière ou d'une source, et ne savoir, sur tout le reste, rien de plus que ce que chacun en sait. Il entreprendra toutefois, pour faire valoir ce petit bout de connaissance, d'écrire tout un traité. De ce travers découlent de grands inconvénients.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage ; comme de vray, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité, et de la raison, que l'exemple et l'idée des opinions et usances du païs où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesmes que nous appellons sauvages les fruits que nature, de soy et de son progrez ordinaire, a produits : là où, à la vérité ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plustost sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses les vrayes et plus utiles et naturelles vertus et proprietéz, lesquelles nous avons abbastardies en ceux-cy, et les avons seulement accomodées au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtant, la saveur mesme et delicatesse se treuve à nostre goust mesme excellente, à l'envi des nostres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que, par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à noz vaines et frivoles entreprises,

*Et veniunt hederæ sponte sua melius,  
Surgit et in solis formosior arbutus antris,  
Et volucres nulla dulcius arte canunt.*<sup>1</sup>

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la teneur de la chetive araignée. Toutes choses, dict Platon, sont produites par la nature, ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et plus belles

<sup>1</sup> Properce, *Élégies*, I, 2

Or je trouve, pour en revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. A vrai dire, il semble que nous n'avons d'autre critère de vérité et de raison que l'exemple et l'idée des opinions et usages du pays où nous vivons. Là est toujours la religion parfaite, l'administration parfaite, l'usage parfait et incomparable de toutes choses. Ils sont « sauvages », de même que nous appelons « sauvages » les fruits que la nature produit d'elle-même communément, tandis qu'à la vérité, ce sont plutôt ceux que nous avons altérés par nos artifices et détournés de leur comportement ordinaire, que nous devrions appeler « sauvages ». Les premiers recèlent, vivantes et vigoureuses, les propriétés et les vertus utiles et naturelles que nous avons abâtardies dans les autres, en les accommodant pour le plaisir de notre goût corrompu. Et pourtant, la saveur même et la délicatesse de divers fruits de ces contrées, qui ne sont pas cultivées, sont excellentes à notre goût et même dignes des nôtres. Il n'est donc pas justifié de dire que la technique l'emporte sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant surchargé la beauté et la richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons complètement étouffée. Il n'en reste pas moins que, partout où sa pureté resplendit, elle fait ô combien honte à nos vaines et frivoles entreprises,

*Et [vois] le lierre [qui] se déploie mieux de lui-même,  
Et l'arbousier [qui] croît plus beau dans les antres solitaires,  
Et les oiseaux [qui] chantent plus suavement sans aucun artifice.*

Malgré tous nos efforts, nous ne parvenons même pas à reproduire le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, pas plus que le tissage de la chetive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature ou par la fortune, ou par la technique; les plus

par l'une ou l'autre des deux premières : les moindres et imparfaites, par la dernière.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abâtardies par les nostres ; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelque fois desplaisir dequoy la cognoissance n'en soit venuë plustost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieux juger que nous. Il me desplaist que Lycurgus et Platon ne l'ayent eue ; car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là, surpasse non seulement toutes les peintures dequoy la poésie a embelly l'aage doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le desir mesme de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par experience, ny n'ont pu croire que nostre société se peut maintenir avec si peu d'artifice, et de soudeure humaine. C'est une nation, diroy-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique ; nulle cognoissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ny de superiorité politique ; nul usage de service, de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations qu'oisives ; nul respect de parenté que commun ; nuls vestemens ; nulle agriculture ; nul metal ; nul usage de vin ou de bled. Les paroles mesmes, qui signifient la mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouyes. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginée, esloignée de cette perfection : « *virī a diīs recentēs* ». <sup>2</sup>

*Hos natura modos primū dedit.* <sup>3</sup> [...]

<sup>2</sup> Sénèque, *Lettres*, XC

<sup>3</sup> Virgiles, *Géorgiques*, II, 20

grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et les plus imparfaites, par la dernière.

Ces peuples me semblent donc « barbares », parce qu'ils ont reçu fort peu de formation intellectuelle et qu'ils sont demeurés très proches de leur état originel. Les lois naturelles les gouvernent encore, fort peu abâtardies par les nôtres. Devant une telle pureté, il m'arrive quelquefois de regretter qu'ils n'aient pas été connus plus tôt, du temps où il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Je regrette que Lycurgue et Platon n'en aient pas eu connaissance car il me semble que ce que nous pouvons observer chez ces nations surpasse non seulement toutes les représentations dont la poésie a embelli l'Âge d'Or et toutes ses fictions pour imaginer une heureuse condition humaine, mais aussi la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer un état naturel si pur et si simple que celui nous constatons par expérience, ni croire que notre société puisse se maintenir avec si peu d'artifice et de liens entre les hommes. C'est un peuple, dirais-je à Platon, chez qui il n'y a aucune sorte de commerce ; aucune connaissance des lettres ; aucune science des nombres ; aucun magistrat, ni pouvoir politique ; aucune forme de servitude, de richesse ou de pauvreté ; aucun contrat ; aucune succession ; aucun partage ; aucune autre occupation que l'oisiveté ; aucune considération de parenté autre que commune ; aucun vêtement ; aucune agriculture ; aucun métal ; aucun usage de vin ou de blé. Les mots mêmes de mensonge, trahison, dissimulation, avarice, envie, médisance, pardon, sont inconnus. Combien trouverait-il la république qu'il a imaginée si éloignée de cette perfection : « des hommes à peine créés par les dieux ».

*La nature a révélé ces principes au commencement.* [...]